

pour opérer un défrichement profitable, la meilleure manière de juger de la valeur d'un terrain, par l'inspection des arbustes qui y croissent. Je me bornerai, aujourd'hui, à quelques remarques sur les influences du climat, dans les nouveaux établissements.

Il est maintenant reconnu, qu'en pleine forêt, les moissons sont plus sujettes à être avariées par une basse température que dans les champs ouverts à tous les courants atmosphériques. Bien peu de centres de colonisation n'ont pas eu à subir les funestes effets d'une gelée hâtive. Tout le territoire des anciennes seigneuries dans cette province a été témoin d'un pareil malheur; le Saguenay, la vallée de l'Outaouais, les Cantons de l'Est dont en vante le climat n'ont pas été épargnés plus que les autres. Cela ne veut pas dire, cependant, que les obstacles opposés par une température inclemente sont inévitables. Une simple observation des faits est suffisante pour nous convaincre que les pertes occasionnées par les gelées dans la plupart des défrichements sont en grande partie dues à des causes anormales: causes qui ne doivent pas durer ou que l'on peut faire disparaître.

Au nord et au sud du St. Laurent, au Saguenay comme à Madawaska, la gelée a fait un tort considérable à la récolte de 1879. Doit-on dire pour cela que ces contrées ont un climat trop rigoureux pour pouvoir y cultiver avec avantage? Non, la chose s'explique. Les pluies continuelles du printemps ont d'abord retardé les semailles, puis les journées pluvieuses et sombres du mois d'août ont fait languir le grain; à un tel point que même pendant quinze jours, on pouvait à peine signaler un léger progrès dans sa croissance et sa maturité. Aussi quand les gelées de l'automne sont venues, leurs atteintes se sont fait cruellement sentir, d'autant plus que le sol était humide et que les plantes avaient peu de vigueur.

Un accident analogue est arrivé en même temps, sur plusieurs autres points du globe. Personne, pour cette raison ne conteste que la France et l'Angleterre, entre autres, sont des pays agricoles, par excellence. Alors, si ces malheurs ont lieu dans les endroits les mieux favorisés, est-il raisonnable de crier, que le rigueur du climat rend impossible la colonisation de certaines parties de notre province parce que, en telle année, la gelée a fait des désastres?

S'il fallait juger avec autant de sévérité les misères et les difficultés attachées à toutes les entreprises humaines, quelle condition de vie faudrait-il accepter? En interrogeant le marchand, l'industriel, l'homme d'une profession libérale et d'un métier quelconque, l'on voit que ces gens sont encore moins à l'abri de l'infortune que le simple colon. Celui-ci perdra le fruit de son travail d'une partie de l'année, mais son capital, sa propriété lui restera. Peut-on en dire autant des autres?

Mais les nouveaux établissements sont toujours plus exposés aux rigueurs de la température; les gelées y sont plus fréquentes, qu'ailleurs. Dans le canton Pohenégamook, par exemple, plusieurs lots ont été abandonnés, parce que les colons ne pouvaient presque rien récolter. Ces faits sont loin d'être encourageants, sans doute; il n'en faut pas plus pour ôter à la colonisation une grande partie de son prestige. Pourtant nos devanciers, en présence des mêmes obstacles, n'ont pas reculé. Le malheur a été grand parfois, mais il n'a point pas que le découragement ait dominé chez eux. Les florissantes paroisses de St. Hélène et de St. Alexandre, pour ne parler que de celles-là, seraient peut-être encore couvertes par la forêt, si les premiers colons avaient abandonné la partie aussi vite, qu'on l'abandonne généralement aujourd'hui. Les propriétaires actuels, descendants de ces hommes intrépides, auront toujours à la mémoire ces sept années consécutives, pendant lesquelles la gelée a détruit les récoltes là où maintenant ils sont si fiers de recueillir des produits abondants et variés qui récompensent amplement leurs labours.

Que ces intrépides pionniers d'autrefois qui jouissent aujourd'hui d'une certaine aisance qu'ils font partager à leurs enfants, racontent ce qu'il ont vu à ceux qui craignent de s'enfoncer dans la forêt; qu'ils leur fassent part des épreuves qu'ils ont subies; qu'ils disent ce qu'on a fait autrefois pour se tirer d'embarras; et ils rendront par là un bon service à plusieurs jeunes gens, sans expérience, qui ne savent pas supporter le contact de l'infortune.

Il ne faut pas toutefois se créer des fantômes. En examinant de près la cause des mauvaises récoltes, dans les nouveaux établissements, on découvre que cette cause, pour la plupart des blissements, ne doit pas être attribuée directement au climat. D'abord, la forêt projetant son ombre sur les plantés cultivés empêche celles-ci de jouir, tout le jour, de l'influence bienfaisante des rayons solaires; en conséquence la végétation dure plus

longtemps, et, bien des fois, la maturité n'a pas le temps d'arriver. Ensuite, dans un espace restreint et entouré de toutes parts, par des arbres et des broussailles. Or, l'on sait que plus l'air est libre, plus le vent est fort, moins l'humidité de la nuit adhère aux plantes, et partant moins la fraîcheur est à redouter. Ces inconvénients, on le conçoit, disparaissent à mesure que le terrain défriché est agrandi; même ils ne sont presque pas sensibles, si plusieurs colons, voisins les uns des autres, ont vent leurs lots en même temps.

Sans prétendre faire de la théorie, je ferai remarquer que pour les raisons données plus haut, la disposition du terrain admet des différences qui méritent d'être signalées. Sur un terrain élevé, ou en pente, la gelée se fait sentir plus tard que dans les bas-fonds, les plaines ou les vallons entourés par des côtes ou traversés par des rivières ou des ruisseaux. Ainsi, un sol sec ne donne pas prise à la gelée autant qu'un sol humide.

Dans l'un et l'autre cas, le colon comme le cultivateur, doit agir avec sagesse: ensemercer plus tôt les endroits les plus exposés et égoutter parfaitement. Ces précautions sont nécessaires dans tous les défrichements. Par malheur, on ne semble pas y attacher beaucoup d'importance. En général, la prudence, toute bonne méthode, les notions les plus élémentaires de l'art agricole, sont mises de côté. On attend presque toujours au printemps pour exécuter des travaux qui devraient être faits à l'avance tel que le brûlage, le tassage et l'assainissement du sol. Il résulte naturellement des retards considérables qui reculent l'époque de l'ensemencement, surtout si la saison est pluvieuse et si le bois de l'abattis ne sèche pas rapidement.

Comme chacun a l'ambition d'ensemencer la plus grande étendue de terrain possible, plusieurs opérations importantes sont négligées ou supprimées entièrement. Des fossés, si essentiels en agriculture, on ne s'en occupe pas; après la fonte des neiges, après des pluies prolongées, l'eau reste stagnante et ne disparaît que par la vaporisation. Quelquefois l'on fera de petites rigoles, mais elles seront toujours insuffisantes. L'excès d'humidité fait languir le grain, et celui-ci ne peut mûrir à temps.

D'après ce que nous venons de voir, il n'est donc pas juste d'accuser uniquement notre climat des malheurs qui arrivent au colon; par la gelée. Avec de l'ordre, avec des précautions, l'on peut s'en exempter le plus souvent.—A. T.

Choses et autres.

Pourriture des pommes de terre.—Les pommes de terre de la dernière récolte pourrissent en grande quantité, répète-t-on de toutes parts. Puisqu'il en est ainsi, il importe d'y regarder souvent et d'employer les meilleurs procédés pour combattre le mal.

La première chose à faire est de trier les tubercules et d'enlever tous ceux qui sont tant soit peu endommagés. Sans cela, on court les risques de tout perdre; car le liquide fétide d'une racine en putréfaction adhérent aux plantes qui avoisinent, la pourriture gagne vite la masse entière.

Dans une cave, la chaleur et l'humidité accélèrent toujours la fermentation et bien souvent l'occasionnent. Si ces causes perniciosiennes existent, le moyen de les faire disparaître est celui d'aérer pendant une journée froide et venteuse, à l'aide d'ouvertures qui établiront un fort courant d'air. La température pourra baisser sans inconvénients, jusqu'au point de la congélation de l'eau; il sera alors temps de fermer les soupapes. Dans le cas où ce procédé serait insuffisant, ou si pour quelque cause il n'était pas possible d'aérer, en remuant les pommes de terre, en les saupoudrant de chaux éteinte et sèche, en les couvrant d'une légère couche de sable et de paille, on obtiendra un meilleur résultat.—A. T.

Nourriture des animaux en hiver.—Il n'est pas rare de voir dans un grand nombre de nos fermes les animaux soumis à une maigre nourriture recevoir leur pitance de paille dans le cours de la journée, à la porte de l'écurie ou de la grange. Les animaux pauvrement nourris devraient au moins être laissés à la chaleur. Il y a loin de ceux des cultivateurs qui non-seulement laissent chaque jour leurs animaux pour quelques heures au dehors afin de leur faire respirer un air frais, mais encore à leur donner pour nourriture des pailles hachées mêlées aux légumes qu'ils font bouillir avec ces pailles; ils entretiennent par là leurs animaux en bonne condition et en parfaite santé. Les animaux qui ne reçoivent qu'une faible nourriture, doivent à plus forte raison être tenus chaudement